



Marie-Madeleine Gladieu et Jean-Michel Pottier (dir.)

Articuler le fantasme et l'histoire

Éditions et Presses universitaires de Reims

L'hystérie ou la somatisation du XIX^e siècle

Céline Grenaud-Tostain

DOI : 10.4000/books.epure.1585

Éditeur : Éditions et Presses universitaires de Reims

Lieu d'édition : Reims

Année d'édition : 2015

Date de mise en ligne : 11 septembre 2023

Collection : Approches interdisciplinaires de la lecture

EAN électronique : 9782374961965



<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

Référence électronique

GRENAUD-TOSTAIN, Céline. *L'hystérie ou la somatisation du XIX^e siècle* In : *Articuler le fantasme et l'histoire* [en ligne]. Reims : Éditions et Presses universitaires de Reims, 2015 (généralisé le 20 septembre 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/epure/1585>>. ISBN : 9782374961965.

DOI : <https://doi.org/10.4000/books.epure.1585>.

Ce document a été généré automatiquement le 20 septembre 2023.

L'hystérie ou la somatisation du XIX^e siècle

Céline Grenaud-Tostain

- 1 Le symptôme présente une aptitude remarquable à glisser métonymiquement vers le symbole contigu, voire à se déplacer métaphoriquement dans un territoire hanté de similitudes archétypales ou inattendues. Ce faisant, le diagnostic est potentiellement voué au rapt historique et à l'établissement d'une chrono-pathologie, telle que celle proposée par Michelet au début de *L'Amour* (1859) :

Chaque siècle se caractérise par sa grande maladie. Le treizième fut celui de la lèpre ; le quatorzième, de la peste noire ; le seizième de la syphilis ; le dix-neuvième est frappé aux deux pôles de la vie nerveuse, dans l'idée et dans l'amour, chez l'homme au cerveau énérvé, vacillant, paralytique, chez la femme à la matrice douloureusement ulcérée. Ce siècle sera nommé celui des maladies de la matrice [...].¹

- 2 Cette coïncidence entre le pluriel d'un groupe générationnel et le singulier d'un être tourmenté tend, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, à se cristalliser sur l'hystérie. Cette dernière a certes pu être perçue comme une manifestation de la marginalité, ainsi qu'en témoignent les leçons de Charcot sur les hommes « errants, voyageurs irrépressibles, vagabonds² ». Mais loin de n'être qu'un hapax médico-sociologique voué à enrichir la collection d'un cabinet de curiosités, elle a plus souvent été reconnue comme le mal du siècle par excellence. Qu'on la considère comme la fureur utérine ou, plus fréquemment, comme une névrose, le la est donné jusque dans la critique et la fiction littéraires. Dans *Mes Haines* (1866), Zola prolonge une diatribe contre Barbey d'Aurevilly intitulée « Le catholique hystérique » en décrivant ses contemporains comme une « génération d'esprits affolés et hystériques³ ». De même, Huysmans, dans *Là-Bas* (1891), fait dire au docteur des Hermies que « personne ne sait au juste ce qu'est cette maladie dont tout le monde souffre » et que « la médecine classe tant bien que mal [...] dans les districts inconnus de la Névrose », mais qu'« il est bien certain en effet que les nerfs vacillent dans ce siècle, plus aisément qu'autrefois, au moindre choc⁴ ». Pourquoi et comment l'hystérie est-elle parvenue à se négocier une place si stratégique au cours du XIX^e siècle ? Analysons, pour le savoir, le triptyque accroché dans les

hôpitaux, églises et salles de spectacle où afflue le Tout-Paris. Gageons de pouvoir y lire la mise en scène de trois tensions fondamentales.

Nostalgie et progrès

- 3 Le XIX^e siècle constitue à la fois un segment historique autonome et une époque charnière. Cent-vingt-cinq années sont nécessaires pour ménager une transition entre l'Ancien Régime, auquel il faut associer les échos lointains, mais tenaces, du Moyen Âge, et le Nouveau Régime qui ouvre les portes d'une modernité bientôt menacée par le doute. Cette longue transition se définit comme un tiraillement permanent et *crescendo* entre la nostalgie plus ou moins réactionnaire pour un passé idéalisé et la confiance placée dans le progrès, trop excessive pour demeurer absolue. Deux religions entrent alors en collision : celle, judéo-chrétienne, qui bénéficie d'un regain d'intérêt à la fin du siècle, et la nouvelle, laïque, qui conduit à vouer un culte à la figure démiurgique du médecin. Le retour en force des illusions distillées par le christianisme encourage à vouloir creuser la brèche ouverte par la « banqueroute de la science » signalée par Brunetière en 1895⁵ et, dès 1883, par Bourget⁶, qui recourait justement, en préface de ses *Essais*, à une métaphore médicale :

La psychologie est à l'éthique ce que l'anatomie est à la thérapeutique. [...] Pour ma part, la longue enquête sur les maladies morales de la France actuelle, dont ces *Essais* furent le début, m'a contraint de reconnaître [...] que pour les individus comme pour la société, le christianisme est à l'heure présente la condition unique et nécessaire de santé ou de guérison.⁷

- 4 Les adversaires athées de la panacée religieuse sont conscients de la tentation à laquelle sont soumis leurs contemporains. À la fin du *Docteur Pascal* (1893), Zola pointe « ce tournant d'une époque surmenée de science, inquiète des ruines qu'elle avait faites, prise d'effroi devant le siècle nouveau, avec l'envie affolée de ne pas aller plus loin et de se rejeter en arrière⁸ ». L'hystérie devient donc l'un des territoires privilégiés sur lequel science et religion ambitionnent de planter leur drapeau. Lorsque la religiosité détraque les corps et les esprits, doit-on s'incliner devant les prodiges d'une exaltation exemplaire ou dénoncer un rapport pathologique au monde, aggravé par une piété déviante ? Les arguments avancés par les médecins en faveur de la seconde hypothèse sont développés par les écrivains naturalistes. Un schéma actantiel récurrent fait de l'autorité religieuse l'opposant pervers aux allures d'adjuvant qui vient déclencher, puis encourager l'hystérie d'un sujet maladivement influençable. L'agencement du personnel romanesque autour d'un prêtre à l'emprise malsaine est le moteur diégétique de *Madame Gervaisais* (1869), l'œuvre des Goncourt dans laquelle le confesseur exerce sa tyrannie d'une main qui « faisait peur à la fin, comme [...] morte et [...] éternelle⁹ ». Dans *La Conquête de Plassans* (1874), la dévotion de Marthe Muret, « mani[ée] ainsi qu'une cire molle » par l'abbé Faujas, débouche sur des « crises nerveuses¹⁰ » à répétition permettant de voir en elle l'une des hystériques des *Rougon-Macquart*¹¹. De même, dans *L'Hystérique* (1885) de Lemonnier, Humilité et Orléa forment le couple archétypal de la religieuse en pâte à modeler, presque somnambulique, et de son hypnotiseur aux allures de gourou : « il l'attirait plus fort de tout le magnétisme de son ministère sacré, qui le rendait irrésistible aux yeux des femmes¹² ».
- 5 De nombreuses manifestations de la foi se prêtent à la dramatisation, donc évitent à l'artiste de verser dans le roman à thèse, tout en lui permettant de fustiger, sans

sermonner, les mensonges du christianisme. La fiction n'adopte la poétique du mysticisme que pour les seuls besoins de l'intrigue, afin de déjouer en profondeur le drame mensonger qui se joue en surface. La maladie, comme dans *La Conquête de Plassans* ou *L'Hystérique*, n'est pas toujours désignée, mais le champ lexical du détraquement nerveux la fait sans cesse affleurer. Le palimpseste hystérique invite à faire entrer les attitudes hors-normes des personnages dans un cadre nosologique fixe et désacralisant. Il s'agit, explicitement ou au détour d'une stratégie narrative fondée sur la litote, de reprendre un par un les phénomènes pris en otage par l'Église – ascèse, apparitions, extase ou stigmates – et, en les arrachant de leur prison ancestrale, peut-être aussi de les installer sur une *terra incognita* nommée « inconscient ».

- 6 Charles Lasègue est le premier à étudier « les variétés de l'inappétence » chez les névrosés et à décrire les trois stades de « l'anorexie hystérique » : répulsion pour les aliments ; euphorie liée à une sensation grisante de légèreté ; jeûne permanent que traduit un amaigrissement à peine concevable¹³. Charcot, convaincu par cette approche, eut l'idée d'associer à l'hydrothérapie un isolement thérapeutique de plusieurs mois dont il jugea les « résultats [...] rapides et merveilleux¹⁴ ». En outre, il encouragea Désiré-Magloire Bourneville et le photographe Paul Regnard à publier de 1876 à 1880 une *Iconographie photographique de la Salpêtrière* rendue possible par l'installation, dès 1875, d'un laboratoire au sein même de l'hôpital et relayée, de 1888 à 1918, par une *Nouvelle Iconographie* confiée à Paul Richer, Georges Gilles de la Tourette et au photographe Albert Londe. Or, certains clichés révèlent ce qu'Édouard Brissaud et Achille Souques qualifient en 1896 de « Délire de maigreur ». La visualisation clinique, tellement incroyable à certains égards, tend alors à se démarquer de sa vocation descriptive pour être paradoxalement aimantée vers le cauchemardesque. Cette variante épouvantable du merveilleux laïque renverse le merveilleux, primitif et lénifiant, des récits hagiographiques dans lesquels l'inédie constitue l'un des indices de la sainteté. Louise Lateau, qui aurait survécu pendant douze ans grâce au seul pain eucharistique, a directement inspiré le cas d'Humilité, dans *L'Hystérique*. Mais Lemonnier a eu soin de rétablir la vérité et de substituer au récit d'une grâce soudaine l'analyse d'un symptôme très évolutif : son personnage passe d'« une austérité d'ascète » au « jeûne prolongé » et « fini[t] par s'accommoder d'un jeûne presque permanent comme d'un état naturel¹⁵ ». La charge subversive de la comparaison fait voler en éclats toute prétention au surnaturel.
- 7 Dans le même registre, une place de choix est réservée aux apparitions de la Vierge dont sont témoins une ancienne fermière devenue novice, au couvent de la rue du Bac, en 1830, deux jeunes bergers de La Salette, en 1846, et Bernadette Soubirous dans la grotte de Massabielle, en 1858. Le caractère répétitif, souvent éphémère, des cultes ainsi déclenchés est noté par Zola avec amertume à la fin de *Lourdes* (1894) :
- Que de sanctuaires vénérés avaient été bâtis déjà, à la voix d'enfants innocentes, élues entre toutes, auxquelles la Vierge s'était montrée ! Toujours la même histoire recommençait [...]. Il semblait que le pouvoir de l'illusion s'usait, qu'il fallait, au travers des siècles, la déplacer, la remettre dans de nouveaux décors, dans une nouvelle aventure, pour en renouveler la puissance.¹⁶
- 8 Pour écrire le premier volet des *Trois Villes*, Zola s'est enquis des travaux de Charcot auprès de l'un des élèves de celui-ci. Maurice de Fleury, connu des lecteurs pour ses articles de vulgarisation (sous le pseudonyme d'Horace Bianchon dans *Le Figaro*) accepta d'endosser le rôle d'intermédiaire entre l'écrivain et Gilles de la Tourette. Dans le roman, le docteur Beauclair prédit que Marie de Guersaint « ser[a] sûrement guérie,

si elle [est] certaine de l'être », autrement dit se fait le porte-parole réputé « bizarre¹⁷ », mais en définitive visionnaire, des partisans de la *faith-healing* (« foi qui guérit ») étudiée par Charcot peu avant sa mort¹⁸. En outre, Bernadette Soubirous est présentée comme une « irrégulière de l'hystérie », ce qui suppose *a contrario* une possible régularité symptomatologique, celle-là même que le maître de la Salpêtrière s'est ingénié à circonscrire.

- 9 Pendant très longtemps, la notion de crise recouvrait des manifestations trop disparates pour se constituer en symptôme typiquement représentatif. Pierre Briquet entreprit en 1849 une grande étude sur les hystériques de la Charité et publia ses conclusions dix ans plus tard¹⁹ dans un ouvrage promis à un grand succès. Certes, en réaffirmant l'absence de lien entre hystérie et appareil génital féminin, il s'inscrit dans la continuité des théories audacieuses défendues par l'aliéniste Étienne Georget dès 1820²⁰, puis par Jean-Louis Brachet, dont le traité de 1845²¹ devait constituer pour les frères Goncourt une des principales sources documentaires de *Germinie Lacerteux* (1865)²². Néanmoins, jamais Briquet n'a décelé un ordre logique dans le déroulement des crises. La tentative d'encerclement de l'attaque convulsive constituait donc non seulement un moyen imparable de contrer l'herméneutique chrétienne de l'extase, mais aussi un défi extrêmement stimulant. La motivation de Charcot trouva un puissant levier dans l'annexion du domaine artistique à celui de la neurologie, par l'intermédiaire de sa collaboration avec le médecin, sculpteur et dessinateur Paul Richer. En 1887, ceux-ci publient *Les Démoniaques dans l'art*²³, ouvrage anticlérical fondé sur la relecture de plusieurs tableaux mettant en scène des possédés, épileptiques et mystiques en pleine crise. Une « variété démoniaque » de l'hystérie est révélée là où la peinture avait pour ambition de donner davantage de visibilité aux fantômes médiévaux. Les erreurs de diagnostic sont corrigées : par exemple, dans *Saint Valentin guérit un jeune homme épileptique* (réalisé vers 1490), l'« arc de cercle » et les bras étendus en croix du malade peint par Zeytbloom témoignent de ce qu'il s'agit en fait d'un cas typique de crise d'hystérie et non du « haut mal ».
- 10 Les travaux entamés par le neurologue dès les années 1870 pour décrire la grande attaque ont abouti à la distinction de quatre phases : la « phase épileptoïde » avec perte de connaissance, attitudes illogiques de la période tonique, puis convulsions saccadées de la période clonique ; la « phase des grands mouvements » durant laquelle le malade peut se rouler par terre ou décrire des arcs de cercles ; « la phase des attitudes passionnelles » telles que prière ou séduction, parfois accompagnées d'hallucinations ; enfin la « phase résolutive de délire » avec rires, pleurs ou à nouveau hallucinations. Richer a repris cette description dans sa thèse de 1879²⁴, puis, dans son ouvrage de 1881²⁵, l'a complétée, sur le plan graphique, d'un tableau synoptique très précis. L'accent est mis sur le grand nombre de « variétés » d'attaques, car, Charcot l'a maintes fois souligné, bien que « c[e] soit] toujours la même chose »²⁶, l'*hysteria major* se donne rarement à voir dans son exhaustivité. Il existerait une vingtaine de variétés, soit autant de sous-espèces de l'« attaque à peu près régulière²⁷ ». Une fois ces jalons posés, une cohorte d'élèves souscrivant à ce que Bertrand Marquer nomme « l'œcuménisme de la Salpêtrière²⁸ » œuvre à faire rayonner les travaux du maître. Il s'agit de donner à voir une hystérie codifiée, photographiée par Regnard, puis Londe, illustrée par Richer et surtout théâtralisée lors des leçons du vendredi ouvertes au public à partir de 1880 et que commente Mirbeau en 1885²⁹. En toute logique, la pulvérisation des anciennes croyances entreprise auprès d'un public élargi jusqu'au peuple trouve son

prolongement dans la fiction réaliste. Car cette dernière, comme l'explique Sophie Guermès³⁰, participe également au mouvement de déchristianisation voué à contrer le sursaut religieux fin-de-siècle. Les portraits de créatures déchues et pitoyables, telle Germinie Lacerteux victime d'une seule attaque et néanmoins névrosée au dernier degré, viennent insidieusement se graver au revers des médailles saintes, accompagnés de la même légende hérétique : « irrégulière de l'hystérie ».

- 11 Aucune des manifestations de l'au-delà ne doit trouver grâce, pas même celles dont on peine à croire que leur origine puisse être liée à l'autosuggestion. Outre le fait, tout de même remarquable³¹, que les membres de l'École de la Salpêtrière aient pris l'habitude de qualifier les symptômes hystériques de « stigmates », il importe de scruter les plaies saignantes dont le caractère spectaculaire est de nature à frapper les esprits. Dans le roman de Lemonnier, le personnage inspiré par Louise Lateau entame un chemin de croix physiologique qui sert de fil conducteur à tout le récit. Humilité, qui nourrit l'« espoir confus [d'être] gratifié[e] des plaies du Seigneur », souffre d'abord d'« une légère érosion sur le blanc de la peau », puis, le jour du Vendredi Saint, d'« une bruine chaude [qui] suint[e] en rosée lente », enfin, chaque vendredi, d'« une bruine sanglante [...] ruissel[ant] sur la chair³² ». La disparition soudaine de ses stigmates ruine le processus de sanctification : Orléa en vient à lui demander « de déchirer elle-même ses croûtes », puis à « tortur[er ses] plaies toutes vives [...] comme un chien qui de ses harpes fouit un trou où il a senti la viande³³ ». L'hystérie, on l'a vu, n'est jamais nommée, mais une série d'éléments est disposée de manière à saper l'interprétation religieuse. Parmi eux : la fascination inaugurale exercée sur la béguine par les stigmatisés qu'elle rêve d'imiter ; le caractère progressif de l'apparition des saignements ; l'exploitation intéressée du phénomène par Orléa ; l'excitation d'une foule qui se plaît à tout « exagér[er] dans les cailletages au seuil des portes³⁴ ». En définitive, les plaies d'Humilité ne valent pas plus que celle, purulente et « immonde », dont guérit Élise Rouquet dans *Lourdes* : « Une sueur de sang, mêlée à du pus, coulait de l'énorme plaie livide³⁵ ». Le parcours de ce personnage est inspiré, comme celui de nombreux autres malades, d'un cas observé par Zola lors de son séjour dans la cité mariale, du 20 août au 1^{er} septembre 1892³⁶. Huysmans s'empresse de le rappeler dans *Les Foules de Lourdes* (1906), pour mieux condamner la mauvaise foi de son confrère, incapable d'admettre la guérison miraculeuse d'un « lupus, d'origine tuberculeuse³⁷ ». Notre propre enquête sur place nous a permis d'accéder aux archives et de lire, dans le *Journal de Lourdes* du 4 septembre 1892, que Marie Lemarchand (le modèle d'Élise), examinée par les médecins, présentait une « contracture, avec anesthésie de tout le côté gauche, très probablement de nature hystérique, [qui] a complètement cessé » après sa guérison³⁸. Ainsi se trouve accréditée l'hypothèse selon laquelle la maladie de la pseudo-miraculée était « une sorte inconnue d'ulcère, d'origine hystérique³⁹ ».
- 12 Si la littérature fait allègrement glisser dans des vases communicants stigmates, miracles et névrose, la science n'est pas en reste. Qu'on s'en remette aux travaux de Pierre Janet, auteur en 1893 d'une thèse sur l'état mental des hystériques⁴⁰ et à qui Charcot avait préalablement confié, en 1889, la direction du laboratoire de psychologie de la Salpêtrière⁴¹. Le médecin se passionna pour le cas d'une patiente internée de 1893 à 1903 et dont le sociologue des religions Jacques Maître a retracé la biographie⁴². Pauline Lair-Lamotte, qui se faisait appeler Madeleine Lebouc, s'engagea dans un tiers-ordre franciscain et fit vœu d'une pauvreté confinante à l'extrême indigence. Après la disparition d'un confesseur bienveillant qui tentait de la maintenir en contact avec les réalités institutionnelles, elle sombra dans un délire qui la fit rapidement hospitaliser.

Le médecin prit le relais du prêtre pour tenter de sauver la malade et y parvint finalement, non sans avoir cédé à la fascination pour ce cas de mysticisme mêlé à un refus sociopolitique de la bourgeoisie. Janet consacra en 1926 à cette seule hystérique, qu'il avait suivie pendant vingt-deux ans, un ouvrage introduit en ces termes :

Sa vie étrange, ses fugues, son délire religieux, son attitude, sa marche sur la pointe des pieds, les stigmates du Christ qu'elle a présentés aux pieds et aux mains à plusieurs reprises et surtout les sentiments violents qu'elle éprouvait dans ses crises d'angoisse et dans ses crises d'extase, sa guérison relative à la fin de sa vie soulèvent à chaque instant des problèmes médicaux et psychologiques du plus grand intérêt.⁴³

- 13 Le face-à-face avec l'insondable fait entrevoir de nouveaux horizons et devance la découverte des puissances de l'inconscient. Tsunami épistémologique en perspective...

Stupeur et tremblement

- 14 Le « long siècle » se caractérise par une triple oscillation entre stupeur et tremblement. La première d'entre elles s'opère entre les convulsions révolutionnaires – crises de 1789, 1830 et 1848, auxquelles s'ajoute celle de 1870-1871 – et la fascination cataleptique pour le merveilleux, manifeste dans le vague à l'âme caricatural pour un Moyen Âge infesté de sorcellerie et la vogue spirite fin-de-siècle au cœur de plusieurs récentes expositions⁴⁴. L'hystérie arrive à point nommé, elle qui donne à voir les transes dans leur paroxysme, mais aussi des déficits vitaux teintés d'une inquiétante étrangeté.
- 15 Dans les années 1860, les femmes hystériques sont encore regroupées avec les épileptiques et les aliénées dans le vieux bâtiment Sainte-Laure de la Salpêtrière, selon un pêle-mêle pathologique hérité de l'Ancien Régime. À la fermeture du bâtiment, en 1870, l'administration confie au neurologue les cent-cinquante patientes diagnostiquées « hystéro-épileptiques non aliénées », c'est-à-dire hystériques et/ou épileptiques, la frontière restant très floue entre les « deux grandes névroses ». Les conséquences de ce brouillage sont résumées par Jean Thuillier : « les jeunes hystériques ne pou[vaient] s'empêcher d'être impressionnées par de tels spectacles, et [de] reproduire dans leurs crises tous les aspects de l'attaque d'épilepsie pure⁴⁵ ». Or, le génie de Charcot se révèle très vite dans l'intuition d'un tel mimétisme : la jeunesse de certaines prétendues épileptiques et leur relative élégance dans l'intervalle des crises stimulent d'emblée sa curiosité de « visuel ». Il consacre l'une de ses premières leçons à l'hystéro-épilepsie, dès le 4 juin 1872, puis s'efforce de différencier les deux pathologies que plusieurs facteurs invitent à superposer : le succès du récent concept d'« hystéro-épilepsie » théorisé en 1865 par Jacques-Joseph Moreau de Tours ; l'absence de lésion décelable dans le cerveau, tant chez les hystériques que chez les épileptiques⁴⁶ ; enfin la prégnance, dans les imaginaires du XIX^e siècle, d'une poétique globalisante de la convulsion impliquant une méfiance absolue envers les soubresauts collectifs. Ainsi, à la fin de *Là-Bas*, l'« horrible foule⁴⁷ » est-elle inculpée de folie : « Rappelez-vous le Siège, la Commune, les engouements irraisonnés, les haines tumultueuses et sans cause, toute la démence d'une populace mal nourrie, trop désaltérée et en armes⁴⁸ ! » Ce discours rejoint celui de Gustave Le Bon, qui, dans *La Psychologie des foules* (1895) publiée en pleine vague d'attentats anarchistes, insiste sur la nature subversive des « multitudes inconscientes et brutales justement qualifiées de barbares⁴⁹ ». Gabriel Tarde compare même, dans *L'Opinion et la foule* (1901), les masses enfiévrées à des pensionnaires d'asiles :

Les foules ne sont pas seulement crédules, elles sont folles. Plusieurs des caractères que nous avons notés en elles leurs sont communs avec les pensionnaires de nos asiles : hypertrophie d'orgueil, intolérance, immodération en tout. Elles vont toujours, comme les fous, aux deux pôles extrêmes de l'excitation et de la dépression, tantôt héroïquement furieuses, tantôt anéanties de panique. Elles ont de vraies hallucinations collectives [...]. Et [...] leur foi est fondée sur des raisonnements d'aliénés.⁵⁰

- 16 Aux convulsions épileptoïdes s'opposent les silences immobiles qu'il est tentant de s'approprier, quitte à instrumentaliser une nouvelle fois le corps de l'hystérique. La médecine, la fiction romanesque, le monde du spectacle et celui de l'occultisme (que l'historienne Nicole Edelman a étudié⁵¹ huit ans avant d'enquêter sur l'hystérie⁵²) accordent une place déterminante aux phénomènes de l'hypnose, du magnétisme et du somnambulisme. Mais le public, avide de sensationnel, ne fait pas toujours l'effort nécessaire pour démêler le caractère scientifique de cet intérêt, sa charge subtilement ironique ou son exagération quelque peu fantastique.
- 17 Sur le plan médical, on ne peut isoler le XIX^e siècle des précédents. Dans la lignée des théories antiques sur les humeurs, la théorie des vapeurs et des esprits animaux véhiculée au XVII^e siècle a été reprise par Franz Mesmer sous le règne de Louis XVI et rendue célèbre par l'utilisation d'un « baquet » permettant la circulation d'un fluide bienfaisant censé guérir les hystériques. Malgré les nouvelles connaissances en matière de circulation sanguine et de neurologie, le mesmérisme trouve le moyen de survivre à la Révolution, réinterprété par le marquis de Puységur et amplement développé en direction du magnétisme, de l'hypnose et de l'électricité. Mélange des genres qui reste opérationnel au moment où Charcot, en 1878, décide d'exploiter les procédés hypnotiques. En effet, le potentiel de ceux-ci est reconnu par le biais de la métallothérapie, introduite à la Salpêtrière par Victor Burq deux ans auparavant. Il s'agit certes de les utiliser pour comprendre l'hystérie, la disséquer mentalement et recréer ce que Georges Didi-Huberman nomme un « idéal épistémologique ». Mais cette méthode, tout en assurant le succès de Charcot, débouche sur trois écueils qui vont être déterminants dans le déclin de sa célèbre École. D'abord, l'assimilation est tentante, pour le quidam et même pour certains médecins comme Charles Richet, entre les pratiques de la Salpêtrière et celles des hypnotiseurs professionnels – Luys et Dumontpallier en tête –, voire des représentants du spiritisme. Jacqueline Carroy, relisant une enquête menée par Gilles de la Tourette sur *L'Hypnotisme et les états analogues* (1889)⁵³, révèle que les internes chargés de préparer les patientes avant leur entrée dans l'amphithéâtre se faisaient parfois secrètement conseiller par des tenants de l'occultisme⁵⁴. De plus, la question, posée à l'hôpital, de savoir si les hystériques pouvaient être téléguidées pour commettre à leur insu un acte malveillant⁵⁵ fait écho aux contes cruels répandus par les bonimenteurs et charlatans des foires. Finalement, comme le révèle une caricature de Manuel Luque choisie pour la couverture des *Hommes d'aujourd'hui* (1890), l'arroseur d'expériences ambiguës est arrosé en retour d'une pluie de commentaires sarcastiques le réduisant à l'état douteux d'expert en suggestion. À cette dérive s'ajoute un deuxième problème. Le Grand Hypnotisme théorisé par Charcot s'appréhende, à l'instar de la grande attaque, en trois phases. Or, la possibilité de provoquer des contractures à volonté pendant la léthargie, puis de modeler les corps, notamment féminins, soumis à la catalepsie, enfin de suggérer une idée au somnambule privé de liberté tendent à faire du médecin un être omnipotent et capable (qui sait ?) de duper son public ou d'abuser de son pouvoir sur le sexe faible. Le

récent film d'Alice Winocour⁵⁶ montre comment l'une des patientes favorites de Charcot est passée du statut de cobaye parfait – sa photogénie fit d'elle l'un des sujets les plus photographiés de l'*Iconographie de la Salpêtrière* – à celui d'objet de désir – la réalisatrice imagine une relation charnelle entre les deux protagonistes –, puis enfin de femme révoltée, puisqu'Augustine, internée en octobre 1875, parvint, déguisée en homme, à s'évader de la Salpêtrière en septembre 1880. Ainsi, les efforts déployés au niveau médical pour déssexualiser l'hystérie menacent-ils d'être anéantis par l'image, traitée sans ménagement dans la presse et la fiction contemporaines, d'un homme exerçant sa toute-puissance sur des femmes aux poses alanguies, peut-être simulatrices, voire prostituées. La suspicion envers l'infaillibilité du maître est accentuée par un dernier écueil : l'impossibilité, pour ce dernier, de fédérer la communauté médicale autour de lui. Hippolyte Bernheim, en particulier, est tenu pour un traître lorsqu'il dénonce l'« hystérie de culture » mise en scène à la Salpêtrière et se rallie aux théories d'Auguste Liébeault, médecin des pauvres de Nancy et auteur dès 1864 d'un ouvrage sur les phénomènes analogues au sommeil. Il publie en 1884 le retentissant ouvrage *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*, dont l'idée majeure réside dans le fait que l'hypnose n'est plus considérée comme un état pathologique, mais comme « l'influence provoquée par une idée suggérée et acceptée par le cerveau⁵⁷ » de n'importe quel individu. Se rallie à cette théorie nombre de médecins comme Henri Beaunis, mais aussi des juristes experts en criminologie comme Jules Liégeois et même des tenants du spiritisme. L'École de Nancy devient le centre névralgique d'une opposition contribuant, certes, à alimenter paradoxalement la notoriété de la Salpêtrière, mais n'en participant pas moins à la désacralisation du « Napoléon de la névrose ».

- 18 À cet égard, revenons sur la trajectoire empruntée par Freud au début de sa carrière. Le stagiaire qui évolue à la Salpêtrière du 13 octobre 1885 au 28 février 1886 déborde d'enthousiasme pour les expériences menées sous hypnose et s'attire la sympathie de Charcot, qui l'invite à ses soirées du mardi. Dès son retour à Vienne, Freud se lance dans la traduction des *Leçons* et, en 1889, choisit même, en guise d'hommage, de baptiser son fils Jean-Martin. Néanmoins, dans ses *Études sur l'hystérie* publiées avec Joseph Breuer en 1895, il avoue que « des doutes s'imposèrent pour la première fois à [s]on esprit au sujet de la phrase de Bernheim : *Tout est dans la suggestion* et à propos des conséquences tirées par son subtil ami Delboëuf *comme quoi il n'y a pas d'hypnotisme*⁵⁸ ». La méthode cathartique mise au point par Breuer et testée sur Emmy von N. l'avait conduit à se rendre à Nancy durant l'été 1889 pour perfectionner sa maîtrise des techniques hypnotiques. Mais, plus essentiellement, un virage a été pris et l'a conduit, en 1891, à abandonner l'hypnose au profit de l'analyse psychique. Cela dit, comme le note Jacqueline Carroy, Charcot lui-même avait amorcé après 1885 un tournant vers la voie psychologique⁵⁹. L'anecdote est connue selon laquelle le neurologue, au cours d'une réception, aurait chuchoté aux oreilles de son confrère Paul Brouardel un secret qu'aurait entendu le stagiaire viennois présent ce soir-là : « dans [l]es cas [d'hystérie], c'est toujours la chose génitale, toujours, toujours, toujours⁶⁰ » qui entre en jeu. Qui sait, par conséquent, quelle évolution aurait pu connaître la pensée de Charcot, d'ailleurs dans un probable dialogue avec des psychologues comme Pierre Janet⁶¹, si la mort n'avait définitivement coincé le maître, en 1893, dans le mythe du Grand Hypnotisme ?

- 19 Ce déchirement entre convulsions révolutionnaires et fascination cataleptique est redoublé par un deuxième conflit. D'un côté règne l'attraction exercée par le néant et

réactivée par la pensée de Schopenhauer, rendue accessible en France par Foucher de Careil et Ribot. De l'autre, les déhanchements euphoriques et le style convulsif sont popularisés dans les cirques, les bals où les danseurs s'écartèlent sur le rythme effréné d'un cancan et les Caf'Conc' comme le Chat Noir, où le macabre s'associe à l'extravagant. En somme, tout un clair-obscur où se côtoient, sur un mode hystérique, carence morbide et surabondance existentielle. Car le névrosé, tantôt, est cerné par la mort : paralysé, essoufflé et amaigri, semblable, respectivement, à Marie de Guersaint dans *Lourdes*, l'abbé Jules à la « voix sifflante de pneumonique⁶² » imaginé en 1888 par Mirbeau et aux catéchumènes que Daudet dépeint avec leurs « bizarres et faméliques visages d'hallucinés⁶³ » dans *L'Évangéliste* (1883). Mais tantôt, voici ce même malade excité et déhanché, à l'image des trapézistes qui fascinent Edmond de Goncourt et lui font écrire, quinze ans après la publication des *Frères Zemganno* (1879) : « c'est singulier comme cet exercice a un retentissement chez moi et comme il n'est pas suivi seulement par mes yeux, mais par un jeu émotionné et presque actif de mes muscles et de mes nerfs dans l'immobilité⁶⁴ ».

- 20 Un dernier paradoxe est à chercher dans l'antagonisme entre le pluriel et le singulier de l'hystérie. Aux tremblements anarchiques qui reconduisent au collectif – on pense ici à l'abbé Jules, type mirbellien de l'agitateur social⁶⁵ – s'oppose l'observation clinique, psychologique avant l'heure, des dédoublements de personnalité. Celui dont souffre Germinie Lacerteux est directement inspiré aux Goncourt par le cas de leur bonne, Rosalie Malingre. Un semblable questionnement identitaire, dont on ne peut ignorer la dimension visionnaire, intervient dans *Là-Bas* au sujet de Hyacinthe Chantelouve, maîtresse de Durtal et initiatrice aux rites sataniques :

En somme, se dit-il, il faudrait admettre un réel dédoublement. Tout un côté visible de la femme du monde, de salonnière prudente et réservée et un autre côté alors inconnu de folle passionnée, de romantique aiguë, d'hystérique de corps, de nymphomane d'âme, c'est bien invraisemblable !⁶⁶

- 21 Hyacinthe est une « effigie composite⁶⁷ » issue de quatre modèles : la femme de l'historien Charles Buet ; l'artiste tourmentée Jeanne Jacquemin ; l'ancienne maîtresse de Joséphin Péladan et Léon Bloy, une certaine Henriette Maillat qui envoya à Huysmans des lettres passionnées ; surtout la demi-mondaine Berthe de Courrière, affabulatrice notoire qui fréquenta les cercles occultes avec Remy de Gourmont. De clef en clef, la personnalité se fragmente et se réinvente pour se fondre en une unité complexe, trop prismatique pour que l'individu ne succombe à la dissolution de son être saturé.

Transparence et obstacle

- 22 L'hystérie anticipe, dès le XIX^e siècle, les fêlures que devra assumer la postmodernité. Avec elle émerge le paradigme d'une réalité mensongère, fondée sur le règne des apparences et des faux-semblants, mais que persévèrent à vouloir ausculter scientifiques et écrivains aspirant à mener une clinique de l'âme éclairante. Pourquoi Charcot a-t-il choisi l'hystérie comme principal objet de ses recherches, alors même que cette maladie, dont il percevait dès les années 1870 le processus mimétique, n'est en fin de compte que le trompe-l'œil pathologique de véritables entités médicales ? Pourquoi les tenants du naturalisme, dont l'idéal est de révéler le monde dans toute sa vérité, ont-ils persévéré dans le tissage d'un motif qui faisait écran à la transparence des êtres et des choses ? D'abord parce que « la Grande Fallace », selon l'expression du

médecin anglais Thomas Sydenham au XVII^e siècle, constitue un défi exaltant pour l'anatomopathologiste. Ensuite, parce qu'elle propose une clef pour s'aventurer au-delà des classifications rassurantes et – pourquoi pas ?⁶⁸ – ouvrir une porte sur des inconnus grimaçants, surréalistes avant l'heure – Aragon et Breton voient en l'hystérie « un moyen suprême d'expression⁶⁹ » –, mais probablement plus révélateurs dans leur opacité que les tiroirs trop bien rangés par les partisans d'une taxinomie maniaque.

- 23 La fissure hante l'imaginaire naturaliste : fêlure héréditaire des *Rougon-Macquart* et, plus concrètement aussi, craquèlement d'un monde lézardé. Qu'on considère l'univers de *L'Évangéliste* : une église désertée qui « se vid[e] comme un vase fêlé d'où l'eau s'échappe » ; un ancien atelier investi pour évangéliser et où sont encore visibles « les trous du râtelier aux outils » ; un temple qui semble annoncer la « paresse de l'âme, s'étendant en moisissure [à son] fronton » ; des constructions inhabitées qui offrent « des trous noirs » en guise de fenêtres ; un oratoire avec des enfilades de « couloirs aux sombres murailles lézardées » ; un château au « vieil escalier de pierre, disjoint et piqué d'herbages » ; enfin la chambre où se cache la mère d'Éline Ebsen, accablée par le vis-à-vis d'« un mur sinistre dont les effritements, les moisissures tra[cent] des hiéroglyphes réguliers facilement déchiffrables et disant de haut en bas, de long en large : maladie, misère... maladie, misère... misère et maladie⁷⁰ ». Dans les romans que fissure la névrose, la lézarde laisse passer le célèbre « râle » baudelairien (« Moi, mon âme est fêlée⁷¹ ») et fait planer la menace d'une dissolution dont les hystériques ne sont que les premières victimes. Comme nous l'avons montré dans un précédent article⁷², l'identité de Jules, dans le roman de Mirbeau, peut se décliner en une multitude de niveaux constitutifs d'un feuilleté ambigu. Autant de stations durant lesquelles le calvaire de l'hystérique se projette dans les êtres et les choses qui tournoient autour de lui et le conduisent à appréhender le « sous-sol » dostoïevskien de l'âme. C'est finalement l'inconscient qui s'apprête à déferler en une avalanche de sentiments contrastés. Quiconque veut s'emparer de l'« insaisissable Protée » doit admettre une permanence dans le changement et reconnaître en cette instabilité constitutive la quintessence même de la Grande Névrose. Insistons ici sur le choix du vocable, car il n'est plus question de nommer « fureur utérine » une pathologie qu'on a diagnostiquée chez les hommes dès le XIX^e siècle (Charcot s'est intéressé au *nervous shock* anglo-saxon⁷³), puis au XX^e siècle (pour comprendre les effets traumatisants de la Grande Guerre⁷⁴). La « Grande Fallace » force l'individu (et pas seulement la femme) à reconnaître la modification consubstantielle à la vie, à la mort qui transforme et abolit, aux rapports avec autrui qu'un histrionisme instinctif, chez quelques-uns écœurant et pervers, oblige à sans cesse moduler.
- 24 Le cortège des névrosés arrive à son terme. Jules Claretie, qui concluait, dans *Les Amours d'un interne* (1881), que « la peur [...] fait les hystériques⁷⁵ », songeait avant tout à une phobie pathogène. Mais probablement faut-il aller plus loin encore et considérer l'effroi que peuvent provoquer l'incertitude, l'inconnu, le doute, en somme toutes les plaies béantes que le XX^e siècle aura à penser, faute de pouvoir panser. L'hystérique tente parfois de sauver la face, telles Germinie Lacerteux, superbe dans ses efforts surhumains pour dissimuler sa déchéance, mais aussi Renée, la belle M^{me} Saccard de *La Curée* (1872), « une femme qui était folle assurément », emmurée dans son « cabinet de toilette, [...] ce réduit rose où [finit par] batt[re] le glas de Charenton⁷⁶ ». La névrosée ne laisse, après sa mort subite, qu'une note faramineuse envoyée par son tailleur, addition salée de son incapacité à sonder la vacuité coquette de son être et de sa

frénésie à chercher jusque dans l'inceste de quoi remplir sa « poitrine déchirée [de grande poupée] qui ne laiss[ait] échapper qu'un filet de son⁷⁷ ». L'une des grandes missions assignée par l'hystérie est donc de prévenir l'hémorragie du sens et d'encourager le colmatage des brèches ouvertes par le Mal.

NOTES

1. Jules Michelet, *L'Amour*, 7^e édition, Paris, Hachette, 1870, p. 4.
2. Nicole Edelman, *Les Métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIX^e siècle à la Grande Guerre*, Paris, La Découverte, 2003, p. 178.
3. Émile Zola, « La littérature et la gymnastique », *Mes Haines*, in *Œuvres complètes*, t. 1, *Les Débuts. 1858-1865*, présentation par Henri Mitterand, Paris, Éditions du Nouveau Monde, 2002, p. 750. « Le catholique hystérique » (p. 742-749) porte sur *Un prêtre marié*, publié par Barbey d'Aurevilly en 1865.
4. Joris-Karl Huysmans, *Là-Bas*, édition d'Yves Hersant, Paris, Gallimard, 1985, p. 285.
5. Ferdinand Brunetière, « Après une visite au Vatican », *Revue des deux mondes*, 1^{er} janvier 1895, p. 97-118.
6. L'écrivain catholique évoque « la banqueroute finale de la connaissance scientifique » dans ses *Essais de psychologie contemporaine* (Paris, Alphonse Lemerre, 1883).
7. Paul Bourget, Préface aux *Essais de psychologie contemporaine*, réédition, Paris, Plon, 1899, p. XI.
8. Émile Zola, *Le Docteur Pascal*, in *Œuvres complètes*, t. 15, *La Clôture. 1892-1893*, présentation par Jean-Sébastien Macke, Paris, Éditions du Nouveau Monde, 2007, p. 568.
9. Edmond et Jules de Goncourt, *Madame Gervaisais*, Paris, Librairie Internationale, Lacroix, Verboeckhoven & C^{ie} Éditeurs, 1869, p. 230.
10. Émile Zola, *La Conquête de Plassans*, in *Œuvres complètes*, t. 6, *L'Ordre moral. 1873-1874*, présentation par Daniel Compère et Jean-Pierre Leduc-Adine, Paris, Éditions du Nouveau Monde, 2003, p. 156-157.
11. *Ibid.*, p. 16.
12. Camille Lemonnier, *L'Hystérique*, édition d'Éléonore Reverzy, Paris, Séguier, 1996, p. 81.
13. Charles Lasègue, « De l'anorexie hystérique », *Archives générales de médecine*, avril 1873, repris dans ses *Études médicales* (Paris, Asselin, 1884), in *De la folie à deux à l'hystérie et autres états*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 135-150.
14. Henry Édouard Janas, *Aspects historiques et évolutifs de la notion d'anorexie mentale et de ses stratégies thérapeutiques*, thèse de doctorat en médecine soutenue, sous la direction de Régis de Villard, Université Lyon 1, 1994, Charcot cité p. 81.
15. Camille Lemonnier, *L'Hystérique*, *op. cit.*, p. 48, 52 et 132.
16. Émile Zola, *Lourdes*, in *Œuvres complètes*, t. 16, *De Lourdes à Rome : Les Trois Villes [1]. 1894-1896*, présentation par Jean-Louis Cabanès et Jacques Noiray, Paris, Éditions du Nouveau Monde, 2007, p. 287.
17. *Ibid.*, p. 44.
18. Jean-Martin Charcot, « La Foi qui guérit », *La Revue hebdomadaire*, 7, 1^{er} décembre 1892, p. 112-132. La *New Review* eut la primeur de cette communication, dans laquelle Charcot emploie le terme de *faith-healing*.
19. Pierre Briquet, *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*, Paris, Baillière, 1859.

20. Étienne Georget, *De la folie. Considérations sur cette maladie, son siège et ses symptômes*, Paris, Crevot, 1820. L'aliéniste considère que le siège de l'hystérie, même si ses manifestations mobilisent le corps entier, se trouve exclusivement dans l'encéphale.
21. Jean-Louis Brachet, *Traité de l'hystérie*, Paris-Lyon, Baillière et Savy, 1847. L'Académie royale de médecine de Paris mit au concours du prix Civrieux la question « du siège et de la nature de l'hystérie ». Brachet, qui défendit l'étiologie neuro-cérébrale, fut classé *ex aequo* avec Hector Landouzy (1812-1864), qui persévérait à soutenir la thèse neuro-utérine.
22. Robert Ricatte, *La Création romanesque chez les Goncourt*, Paris, Armand Colin, 1953, p. 186.
23. Jean Martin Charcot, Paul Richer, *Les Démoniaques dans l'art*, suivi de « La foi qui guérit », introduction de Pierre Fédida et posface de Georges Didi-Huberman, 2^e éd., Paris, Macula, « Scènes », 1984.
24. Paul Richer, *Étude descriptive de la grande attaque hystérique ou attaque hystéro-épileptique et de ses principales variétés*, Paris, Delahaye, 1879.
25. Paul Richer, *Études cliniques sur l'hystéro-épilepsie ou grande hystérie*, Paris, Delahaye, 1881.
26. Jean-Martin Charcot, « Grande hystérie ou hystéro-épilepsie », in *L'Hystérie*, *op. cit.*, p. 116-117. Il s'agit d'un extrait des Leçons du mardi de 1887-1888.
27. *Ibid.*, p. 119.
28. Bertrand Marquer, *Les Romans de la Salpêtrière. Réception d'une scénographie critique : Jean-Martin Charcot dans l'imaginaire fin-de-siècle*, Genève, Droz, 2008, p. 106.
29. Octave Mirbeau, « Le siècle de Charcot », *L'Événement*, 29 mai 1885, in *Chroniques du diables*, textes choisis, présentés et annotés par Pierre Michel, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, « Annales littéraires de l'Université de Besançon », n°555, 1995, p. 121.
30. Sophie Guermès, *La Religion de Zola : naturalisme et déchristianisation*, Paris, Champion, 2003.
31. Geneviève Paichelier, « Charcot, l'hystérie et ses effets institutionnels : du "labyrinthe inextricable" à l'impasse », *Sciences sociales et santé*, vol. 6, n° 3-4, 1988, p. 140.
32. Camille Lemonnier, *L'Hystérique*, *op. cit.*, p. 100, p. 107, p. 193, p. 179.
33. *Ibid.*, p. 221.
34. *Ibid.*, p. 193.
35. Émile Zola, *Lourdes*, *op. cit.*, p. 31.
36. La guérison prétendument miraculeuse de Marie Lemarchand, le 21 août 1892, fut reconnue par l'Église en 1908. La jeune femme souffrait d'une tuberculose pulmonaire et d'ulcères au visage et à la jambe.
37. Joris-Karl Huysmans, *Les Foules de Lourdes*, Paris, Stock, 1906, p. 92-94.
38. *Journal de Lourdes. Chronique hebdomadaire de la Grotte*, « Lupus - Plaie de la face cicatrisée », n° 36, dimanche 4 septembre 1892.
39. Émile Zola, *Lourdes*, *op. cit.*, p. 318.
40. Pierre Janet, *État mental des hystériques : les accidents mentaux et les stigmates mentaux*, Paris, Rueff, « Bibliothèque médicale Charcot-Debove », 1894.
41. Pierre Janet restera à la tête de ce laboratoire jusqu'en 1910, date de sa dissolution par Jules Dejerine.
42. Jacques Maître, *Une inconnue célèbre : Madeleine Lebouc (Pauline Lair Lamotte) (1863-1918)*, Paris, Éditions Anthropos, 1993.
43. Pierre Janet, *De l'angoisse à l'extase. Études sur les croyances et les sentiments*, Paris, Alcan, vol. 1, « Un délire religieux », 1926 ; vol. 2, « Les sentiments fondamentaux », 1928.
44. *Le Magasin du XIX^e siècle* (« Quand la ville dort... », Société des études romantiques et dix-neuviémistes, n° 3, 2013, p. 145-172) rend compte de quatre récentes expositions fantomatiques.
45. Jean Thuillier, *Monsieur Charcot de la Salpêtrière*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 110.
46. Seules les épilepsies localisées peuvent être associées à des lésions.
47. Joris-Karl Huysmans, *Là-Bas*, *op. cit.*, p. 325.
48. *Ibid.*, p. 339.

49. Gustave Le Bon, *La Psychologie des foules*, Paris, PUF, 2003, p. 38-40.
50. Gabriel Tarde, *L'Opinion et la foule*, Paris, PUF, 1989.
51. Nicole Edelman, *Voyantes, guérisseuses et visionnaires en France. 1785-1914*, Paris, Albin Michel, 1995.
52. Nicole Edelman, *Les Métamorphoses de l'hystérique. Du début du XIX^e siècle à la Grande Guerre*, op. cit.
53. Georges Gilles de la Tourette, *L'hypnotisme et les états analogues au point de vue médico-légal*, Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}, 1889.
54. Jacqueline Carroy, *Hypnose, Suggestion et Psychologie*, Paris, PUF, 1991, p. 72-73.
55. La réponse proposée à la Salpêtrière n'est pas tranchée. D'un côté, Paul Richer et Georges Gilles de la Tourette défendent l'impossibilité du crime suggéré dans l'article « Hypnotisme » du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales* (Paris, Masson, Asselin et C^{ie}, 1887). Mais de l'autre, Alfred Binet et Charles Féré, coauteurs d'un ouvrage sur *Le Magnétisme animal* (Paris, Alcan, 1890), soutiennent que la suggestion d'idées fixes à un somnambule peut mener ce dernier, une fois réveillé, à passer à l'acte.
56. Alice Winocour, *Augustine*, 2012, avec Vincent Lindon (Jean-Martin Charcot), Soko (Augustine) et Chiara Mastroianni (Constance Charcot).
57. Hippolyte Bernheim, *De la suggestion dans l'état hypnotique et dans l'état de veille*, Paris, Doin, 1884, p. 73.
58. Joseph Breur, Sigmund Freud, *Études sur l'hystérie*, Paris, PUF, 1996, p. 79.
59. Jacqueline Carroy, *Hypnose, Suggestion et Psychologie*, op. cit., p. 222.
60. *Le Sexuel, ses différences et ses genres*, Dominique Cupa, Hélène Parat et Guillemine Chaudoye (dir.), Sèvres, Éditions EDK, 2011, p. 76.
61. Pierre Janet parvient aux mêmes conclusions que Freud en 1923 (*La Médecine psychologique*, Paris, Librairie Ernest Flammarion, 1980, p. 17).
62. Octave Mirbeau, *L'Abbé Jules*, in *Romans autobiographiques*, préface de Patrick et Roman Wald Lasowski, Paris, Mercure de France, 1991, p. 355.
63. Alphonse Daudet, *L'Évangéliste*, in *Œuvres*, éd. Roger Ripoll, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. III, p. 279.
64. Edmond et Jules de Goncourt, *Journal : Mémoires de la vie littéraire*, préface de Robert Kopp, Paris, Robert Laffont, 1985, t. III (1887-1896), jeudi 30 août 1894, p. 1005.
65. Octave Mirbeau, *L'Abbé Jules*, op. cit., p. 337-674.
66. Joris-Karl Huysmans, *Là-Bas*, op. cit., p. 133.
67. Robert Baldick, *La Vie de J.-K. Huysmans*, traduit de l'anglais par Marcel Thomas, Paris, Éditions Denoël, 1958, p. 198.
68. Jean-Baptiste Charcot, le fils du neurologue qui explora les zones polaires, baptisa son navire à l'aide de ce questionnement inaugural à toute aventure : *Pourquoi pas ?*
69. Louis Aragon et André Breton, « Le cinquantenaire de l'hystérie », *La Révolution surréaliste*, n° 11, 15 mars 1928, p. 20-22.
70. Alphonse Daudet, *L'Évangéliste*, op. cit., p. 293, p. 300, p. 309, p. 336, p. 375, p. 283 et p. 385.
71. Charles Baudelaire, « La cloche fêlée », *Les Fleurs du mal*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de La Pléiade », 1975, t. I, p. 72.
72. Céline Grenaud, « Les doubles de l'abbé Jules, ou comment un hystérique peut en cacher un autre », *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 13, 2006, p. 4-22.
73. L'hystérie traumatique chez les hommes est notamment constatée dans les cas où les patients ont été victimes d'un accident de chemin de fer. John Erichsen s'intéressa à ce type de cas dès les années 1860 (*On railway and other injuries of the nervous system*, Philadelphia, Henry C. Lea, 1867).
74. Julien Bogousslavsky et Laurent Tatu, *La Folie au front. La grande bataille des névroses de guerre (1914-1918)*, Paris, Éditions Imago, 2012.
75. Jules Claretie, *Les Amours d'un interne*, Paris, Dentu, 1881, p. 208.

76. Émile Zola, *La Curée*, éd. Céline Grenaud, in *Œuvres complètes, Les Rougon-Macquart, II*, Paris, Classiques Garnier, 2012, p. 291.

77. *Ibid.*, p. 295.

AUTEUR

CÉLINE GRENAUD-TOSTAIN

Université d'Évry Val d'Essonne, ITEM - CNRS / Équipe Zola